

## Percy à la bataille d'Eylau \*

par Alain BOUCHET \*\*

Par le tableau du Baron Gros exposé au Musée du Louvre, chacun connaît désormais le cadre terrifiant du champ de bataille d'Eylau, parcouru par Napoléon en compagnie de son état-major. Apitoyé par le carnage des blessés et des morts, il aurait déclaré : *“Si tous les rois de la terre pouvaient contempler un pareil spectacle, ils seraient moins avides de guerres et de conquêtes”*. C'est dans ce tableau que Percy occupe une place de choix, soutenant un blessé lithuanien qui tend les bras vers l'empereur ; son image a passé à la postérité dans ce décor tragique...

Dès le début de février 1807, l'armée française s'était portée à la rencontre des Russes commandés par Bennigsen, en Prusse Orientale, dans des conditions climatiques particulièrement sévères et sur un terrain difficile.

Napoléon avait combiné les mouvements de ses corps d'armée de manière à porter un coup décisif aux armées russes. Mais le hasard dérangerait une partie de ses plans : l'officier porteur des ordres destinés à Bernadotte tomba entre les mains de l'ennemi, et Bennigsen en profita pour éviter le piège que lui tendait le chef de l'armée française.

Les combats qui se déroulèrent le 5 et 6 février furent le prélude de l'une des journées les plus sanglantes de notre histoire militaire.

Le 5 janvier, Ney culbuta Lestocq à Liebstadt, mais Napoléon lui ordonna de se rabattre vers lui en laissant Bernadotte poursuivre l'avantage. Le lendemain, désespérant d'échapper à l'étreinte de l'empereur, Bennigsen décida de faire le front et regroupa ses troupes sur Preussich-Eylau.

Le 7 février, le village d'Eylau fut emporté par Murat et Soult, pendant que Davout s'emparait du plateau de Ziegelhof. En termes pressants, Napoléon rappela vers lui Ney et Bernadotte, comptant sur eux pour constituer sa gauche et contourner Bennigsen.

Le 8 février, à la pointe du jour, le général russe commença l'attaque par une vive canonnade sur le village d'Eylau et l'action s'engagea aussitôt sur toute la ligne.

---

\* Communication présentée à la séance du 16 décembre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Faculté de médecine A. Carrel, rue Guillaume-Paradin, 69008 Lyon

L'artillerie française avait fait déjà beaucoup de mal à l'ennemi, que Davout venait d'attaquer par derrière, pendant qu'Augereau allait fondre sur son centre, lorsqu'une neige épaisse, plongeant les deux armées dans l'obscurité, sauva les Russes d'une destruction complète. Le corps d'armée d'Augereau, égaré dans la tempête, fut presque anéanti et les Russes, s'engouffrant dans la brèche produite, auraient détruit les troupes de Soult autour du cimetière d'Eylau si Murat ne l'avait dégagé promptement par une charge irrésistible de sa cavalerie.

Sur la droite, Davout progressait et menaçait d'envelopper les Russes qui, pour y échapper, commencèrent à se replier, jusqu'à ce que Lestocq, débouché dans l'après-midi avec ses troupes fraîches, ait permis de les tirer d'affaire. La bataille fut indécise jusque dans la soirée où Davout et Ney, par un mouvement tournant, menacèrent d'encercler les Russes qui, après une nouvelle tentative de reprise d'un point d'appui, furent mis en déroute et se retirèrent dans la nuit, au-delà de la Pregel, laissant sur le champ de bataille un nombre considérable de morts et de blessés et seize pièces de canons.

C'est autour du cimetière d'Eylau que les combats furent les plus féroces et Victor Hugo, dans un poème célèbre de la "Légende des Siècles", en a bien montré l'opiniâtreté. On a dit que les Français s'acharnèrent à le défendre pour sauver Napoléon qui, du haut du clocher de l'église, observait l'ordonnance des armées russes ; ce qui donna le temps à l'empereur de redescendre pour se mettre en sûreté.

Tout le fruit que Napoléon recueillit de cette sanglante journée fut le triste honneur d'être demeuré maître du champ de bataille où se déroula une telle vision d'horreur que l'on parla plus tard de la "boucherie d'Eylau" : environ quarante mille victimes jonchaient le sol avec, du côté russe, sept mille morts, cinq mille blessés graves, quinze mille blessés légers et, de notre côté, trois mille morts et sept mille blessés.

De cette bataille, Talleyrand dira plus tard qu'elle fut : *"un peu gagnée"*. Et de fait, dans toute l'Europe, Eylau apparaîtra comme un échec pour les Français et Bennigsen la présenta à Alexandre Ier comme une victoire russe.

Napoléon occupa le champ de bataille pendant huit jours jusqu'au 17 février pour surveiller l'évacuation des blessés et pour affirmer sa victoire. Les six lettres qu'il écrivit à Joséphine pendant cette période témoignèrent bien de son affliction profonde :

Le 9 février, à 3 heures du matin :

*"Il y a eu hier une grande bataille ; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde ; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas"*.

Le 14 février :

*"Ce pays est couvert de morts et de blessés. Ce n'est pas la plus belle partie de la guerre ; l'on souffre et l'âme est oppressée de voir tant de victimes"*.

Percy, qui commandait le service de santé de la Grande Armée, suivait les troupes napoléoniennes, se chargeant de l'organisation des hôpitaux de fortune et de la réception des quelques centaines de blessés que les premiers combats avaient produits. Il avait quitté Varsovie le 1er février, se déplaçant en traîneau avec ses chirurgiens ; le 6 février, il quittait Wolfsdorf pour Hermendorf, village presque désert où les troupes françaises, comme c'était l'habitude, avaient pillé les animaux domestiques pour se nourrir et saccagé granges et remises pour se chauffer avec les portes, les meubles, les

roues de voiture et même les outils aratoires. Percy ne se pressait pas particulièrement car il n'avait pas encore reçu l'ordre de se diriger sur le village d'Eylau où les troupes russes s'étaient regroupées. C'est le lendemain, 7 février, qu'il apprit que l'adjoint qui devait lui transmettre l'ordre l'avait malencontreusement perdu, retardant ainsi son arrivée d'au moins vingt-quatre heures. Se déplaçant le plus rapidement possible, il arriva à quatre heures de l'après-midi à Gross-Claudow où l'Empereur avait passé la nuit. Il commanda à vingt de ses chirurgiens de s'occuper de la centaine de blessés qui n'avaient pas encore été pansés. De nouveaux combats aux abords d'Eylau entraînèrent l'arrivée d'encore trois cents blessés dont tous les chirurgiens s'occupèrent, y compris Boyer, premier chirurgien de l'Empereur, et Larrey, chirurgien de la Garde Impériale.

Le lendemain, 8 février, le jour de la bataille d'Eylau, Percy reçut l'ordre de se rendre en toute diligence jusqu'à proximité des combats et, après une nuit passée dans une chaumière que les habitants n'avaient pas quittée, il effectua le trajet sous la neige et par un froid glacial. Très rapidement, il arriva sur les lieux des premiers combats menés par les troupes françaises contre l'armée de Bennigsen. Et tout de suite, il fut saisi d'horreur à la vue des cadavres amoncelés sur la neige : *"Jamais tant de cadavres n'avaient couvert un si petit espace... Il y avait des groupes de cent corps ensanglantés; des chevaux estropiés, mais vivants, attendaient que la faim vînt les faire tomber à leur tour sur ces monceaux de morts"*.

Il traversa ensuite Landsberg que les Russes venaient de quitter, puis, dans la matinée, se rapprocha du champ de bataille où les combats avaient commencé vers huit heures. Il rencontra à nouveau de nombreux blessés, pansés ou non, et parvint vers midi à une demi-lieue du centre des combats, dont le bruit des canons *"se faisait entendre d'une manière effroyable"*.

Dans une grande baraque, qualifiée de *"maison d'ambulances"*, il tomba à nouveau sur une multitude de blessés qui affluaient sans cesse et dont s'occupait le chirurgien principal Chappe avec ses douze adjoints. On opérait sans relâche, surtout les plaies des membres et les fractures, on amputait, et les blessés plus graves étaient évacués sur Landsberg.

Dans un autre hangar aménagé à la hâte travaillaient sous les ordres de Larrey d'autres chirurgiens et Percy vint contrôler les soins qui étaient prodigués aux blessés. C'est à ce moment que le général d'Hautpoul fut conduit en traîneau dans ces locaux sombres, avec une cuisse broyée et une fracture ouverte du fémur. Le général ayant demandé que sa blessure fut montrée à Percy, celui-ci le rassura en lui disant que son collègue Larrey *"était digne de toute sa confiance"*. Le général d'Hautpoul ne fut pas amputé, mais mourut trois jours plus tard dans le coma.

Un peu plus tard, la situation dans la grange devint de plus en plus difficile car les blessés affluaient constamment, les chirurgiens ayant beaucoup de peine à travailler si près du combat : *"le bruit de l'artillerie, la fumée de l'incendie, l'odeur de la poudre, les cris des blessés qu'on opérait, tout ce que j'ai vu et entendu ne sortira jamais de ma mémoire"*.

Vers une heure de l'après-midi, une affreuse terreur s'empara des blessés qui confondirent les troupes françaises du maréchal Augereau avec l'arrivée d'un corps russe. Ce fut la débandade chez ceux qui pouvaient encore courir et tous, officiers, soldats, cavaliers, domestiques, s'enfuirent en trébuchant dans la neige et en poussant des cris déses-

pérés. Mais Percy ne perdit pas son sang-froid et, avec son neveu Laurent et quelques aides restés stoïques, rassura son entourage en le mettant en garde contre cette *“terreur panique”*. Quant à Larrey, il resta lui aussi impavide, acheva une amputation de jambe qu’il avait commencée et sortit calmement pour inspecter les alentours.

Cependant, par précaution, Percy décida d’éloigner son traîneau et ses chevaux pour les mettre à l’abri si une nouvelle alerte survenait.

Au milieu de l’après-midi, la situation était toujours aussi dramatique : la neige ne cessait de tomber à gros flocons ; Larrey continuait d’opérer malgré le froid qui était si violent que *“les instruments tombaient fréquemment des mains des élèves qui le servaient pour les opérations”*.

Un peu plus tard, Percy se rendit sur une petite hauteur, à proximité du cimetière pour *“jouir du spectacle des deux redoutables armées en présence”*. Une fois de plus, il fut effaré par l’amoncellement des cadavres des deux armées mêlées, considérant qu’il était en présence d’une *“boucherie affreuse”*. Et dans le petit village d’Eylau, surtout autour de l’église, ce n’étaient que cadavres et chevaux morts qu’écrasaient sans vergogne les chariots d’artillerie.

En revenant vers les hangars improvisés, Percy passa à proximité de l’Empereur qui, du haut d’un mamelon et à cheval, observait les mouvements des Russes. De retour dans l’ambulance, la situation avait empiré avec *“des jambes, cuisses et bras coupés, jetés avec les corps morts devant la porte ; des chirurgiens couverts de sang ; des infortunés ayant à peine de la paille pour eux et grelottant de froid”*.

La nuit tombait et les combats sanglants allaient bientôt se terminer : Percy fit porter des chandelles aux chirurgiens qui continuaient de travailler sans relâche, en même temps qu’une nouvelle provision de charpie et quelques caisses d’instruments. Il put passer la nuit en compagnie d’une dizaine d’officiers blessés dans une baraque où une cantinière leur faisait chauffer de la soupe et où il put dormir *“couché sous son habit de poil”*.

Le 9 février, Percy sortit de la cabane vers sept heures et se rendit au bivouac de l’ambulance où les soldats avaient passé la nuit, en plein air, autour du feu, sur la neige glacée, en compagnie de Larrey. Ayant remarqué que la cabane où l’Empereur s’était réfugié était relativement proche de la sienne, il décida d’aller lui rendre visite après avoir *“mis en plein air sa redingote brodée”*. Napoléon le questionna très en détail sur les pertes subies, à la fois par les Russes et par les Français, et sur les blessures des nombreux généraux gravement atteints : Levasseur, Leval, Heudelet et en particulier le général d’Hautpoul, pour lequel Larrey avait tenté la conservation du membre, et le général Dahlmann (appelé par Percy d’Allemagne) atteint de dix coups de lance dans le bas ventre, pour lequel le pronostic était des plus fâcheux.

Percy profita de cette entrevue improvisée pour insister sur la grande misère du service de santé et même sur l’incertitude de carrière des chirurgiens et des infirmiers qui risquaient de perdre leur emploi à la fin de la campagne, sans aucune assurance pour l’avenir. Lombard, qui l’accompagnait, renchérit et fit même remarquer à l’Empereur : *“Lorsqu’on est sûr, à la paix, d’être supprimé, quelque bonne conduite qu’on ait tenue pendant la guerre la plus pénible et la plus périlleuse, il est difficile qu’on ait du zèle et qu’on se décide à suivre une armée comme employé ou comme infirmier”*.

De retour à son ambulance, Percy remit sa “redingote ordinaire” et alla rejoindre le bivouac où se chauffaient les deux chirurgiens Boyer et Larrey. Il essaya de les distraire en leur lançant cette boutade : *“Quel dommage que nous n'ayons pas ici nos robes doctorales rouges et noires ! Elles nous tiendraient chaud”*.

Dans les hangars d'ambulances, la situation était toujours aussi tragique. Les chirurgiens, à moitié gelés, n'avaient pu manger la veille qu'un peu de pain noir et quelques pommes de terre et avaient fait entretenir le feu de leur bivouac en démolissant les masures voisines pour en faire du bois. Sans perdre de temps, ils continuaient à panser et à amputer, tellement occupés qu'ils ne s'étaient même pas rendus compte que quelques soldats sans foi ni loi leur avaient volé leurs chevaux, leurs effets, leurs épées et même leurs chapeaux ! Dans les ambulances, tout n'était qu'horreur et tragédie ; on marchait sur les cadavres, on foulait aux pieds les membres coupés, en même temps qu'hurlaient les blessés à qui on amputait un membre. Percy fut obligé de remarquer que les soldats, et même les officiers, étaient insensibles à la pitié devant tant de détresses physiques, et qu'il n'était possible de retrouver compassion et amour du prochain que chez les chirurgiens chargés du soin des blessés.

Dans le village encore encombré de troupes, on voyait errer des soldats *“mangeurs de pommes de terre, chercheurs de pots et de marmites”* et il fallait se frayer un passage parmi les ordures, les débris de toutes sortes et les cadavres de chevaux et de soldats.

Les chirurgiens allaient panser les blessés de maison en maison, puis ils parcouraient le champ de bataille situé à une demi-lieue pour ramener les soldats qui avaient passé la nuit sur le terrain : *“Plusieurs blessés russes, étendus sur les cadavres de leurs camarades, y cherchaient un reste de chaleur ou s'en servaient comme d'un matelas pour ne pas rester couchés sur la neige”*.

Le lendemain, 10 février, Percy et ses aides poursuivirent la même besogne afin de mettre les blessés en sécurité dans les hangars ; on en fit conduire une quarantaine en traîneaux et on les logea dans des remises après avoir fait remettre en place les portes dont les soldats s'étaient emparés pour bivouaquer.

La situation commençait à s'améliorer : les habitants un peu rassurés regagnaient leurs habitations ; on faisait servir du bouillon aux blessés, lorsque survint un nouveau contre-temps : la garde à pied de Sa Majesté fondit sur le petit village d'Eylau pour l'occuper militairement, encombrant les maisons, délogeant les chirurgiens qui revenaient de panser les blessés, chassant les chevaux des écuries, dérobant le bois et la paille et même le bouillon qui chauffait sur les foyers.

Percy put trouver un nouveau local chez le Pasteur qui s'était réfugié dans sa maison avec quatre femmes *“qui avaient l'air d'être ses soeurs”*. Il s'installa assez convenablement au premier étage alors que le rez-de-chaussée de la maison était occupé par soixante blessés, dont l'un d'eux était atteint d'une gangrène de la jambe droite qui *“exhalait une puanteur cadavéreuse insupportable”*.

A côté du logement de Percy, trois cents blessés russes étaient rassemblés dans l'église de la ville, serrés les uns contre les autres, étouffés par la fumée épaisse de plusieurs feux entretenus par tous les meubles en bois découverts dans l'église : bancs, cloisons, orgues, autel et même jusqu'aux tombeaux en bois des cimetières que les soldats avaient démontés.

Quant aux cadavres, il fallait bien évidemment les enterrer et les paysans du village avaient été réquisitionnés pour ouvrir dans la terre gelée vingt grandes fosses destinées à contenir chacune au moins soixante corps. En revanche, on ne s'occupait pas des chevaux morts, qu'on abandonnait dans les champs jusqu'à ce qu'ils se putréfient ou soient dévorés par *"les chiens, les loups et les corbeaux"*.

Pendant tous ces jours de la bataille d'Eylau et de ses préliminaires, le froid régna sur la campagne avec une grande intensité puisque le mercure descendit, dit Larrey, jusqu'à 15° au-dessous de 0 du thermomètre de Réaumur (environ moins 18° cgr). Ceci explique la grande fréquence des "gangrènes de congélation" dont Larrey fut le seul à envisager l'étude médicale car il fut frappé par la fréquence des atteintes nez, oreilles, pieds et orteils, qui survint, non pas tellement pendant la période du grand froid, mais lors du dégel, au troisième jour après la bataille, c'est-à-dire le 11 février. Dans ses Mémoires, il tenta d'expliquer l'étiologie de ce type de gangrène qui se déclara lorsque la température redevint plus clémente. Pendant la première guerre mondiale, on constata de semblables lésions que l'on qualifia de "pieds de tranchées".

A partir du 11 février, Percy s'occupa surtout de l'évacuation des blessés qui furent envoyés à distance, soit dans les villages, soit surtout dans les châteaux du voisinage qui offraient de meilleures conditions de logement. Pour la nourriture, on faisait abattre les quelques boeufs restants ou, plus souvent, les chevaux rendus libres par la spoliation que les combats avaient réalisés dans l'armée. Progressivement, on s'organisait, on trouvait encore quelques vivres dans la campagne, des pommes de terre, un peu de pain de seigle et même parfois quelques volailles qui avaient échappé aux soldats pillards.

Dans les jours qui suivirent, le dégel fit de grands progrès mais un vent plus chaud, venu de la proximité maritime, balaya la ville, ce qui contribua à rendre encore plus intenable les locaux où étaient réfugiés les blessés, une puanteur effrayante se répandant progressivement sur la ville et risquant d'entraîner une désastreuse épidémie : *"partout des excréments, du fumier, des ventres de bestiaux, des chevaux écrasés, des débris pourris et infects ; chaque maison exhale l'odeur de la gangrène ; on sent l'hôpital dans toutes les rues"*.

Il fallait donc précipiter l'évacuation des blessés. On réquisitionna les prisonniers russes valides pour tous les moyens de transport possibles : on dut remplacer les traîneaux par des chariots et on utilisa seize grands caissons d'artillerie, procurés par Napoléon, sur lesquels on entassa les blessés, dix par caisson, déposés presque à nu sur les planches. Le 13 février, il restait encore quatre cent cinquante blessés dans la ville. On pansait, on amputait, on chargeait les blessés dans les voitures et les traîneaux ; les évacuations se précipitaient vers les campagnes d'alentour, mais on savait fort bien à quels dangers seraient soumis les blessés, exposés aux pires intempéries avec des blessures à peine pansées et dans des conditions alimentaires désastreuses.

Même les chirurgiens n'étaient pas épargnés, pâles, défaits, fatigués par des jours et des jours d'activité incessante, et torturés par des troubles digestifs, en particulier la diarrhée habituelle dont on rendait responsable l'eau détestable et polluée du village.

L'évacuation des blessés se prolongea jusqu'au 17 février et à cette date, Napoléon et ses troupes quittèrent le champ de bataille, onze jours après le début des combats, pour prendre leurs quartiers d'hiver à Osterode, et à la fois ravitailler et renforcer les



armées. C'est également le 17 février que le service sanitaire s'en alla, ne laissant que soixante blessés dans la ville d'Eylau et cinquante au château de Molwitz, la gravité de leurs blessures ne permettant pas leur transport.

De retour à Landsberg, il restait encore de nombreux blessés à évacuer et Napoléon mit des voitures à la disposition de Percy, ordonnant à ceux qui passaient sur la route de les transporter. A Liebstadt, on pensa les blessés les plus graves et Percy s'occupa lui-même de leur distribuer un petit verre d'eau-de-vie et du pain en abondance.

Mais derrière tous les blessés qui n'avaient pu être pansés pendant plusieurs jours en raison de leur transport, traînait une longue trace d'odeur cadavéreuse...

Percy suivit ainsi les troupes de Napoléon pendant la période de l'hiver, s'occupant activement des hôpitaux militaires d'Osterode, après avoir bien contrôlé l'évacuation des blessés et malades. La détresse de l'armée, pourtant victorieuse, était immense : plus de deux mille hommes étaient incapables de marcher par suite de gelures aux orteils et, faute de distribution de denrées ; souvent atteints par la fièvre ou la diarrhée, les soldats étaient si maigres et si débiles qu'on se demandait comment ils pouvaient encore marcher. Larrey lui-même, pourtant résistant, tomba malade et fut soigné efficacement par Percy qui avait mieux résisté, probablement parce qu'il avait pu jouir de conditions de logement plus favorables.

Après cette bataille mémorable, Napoléon ne fut pas avare de décorations et décerna quatorze croix de la Légion d'honneur aux chirurgiens militaires les plus méritants. Percy en fut très satisfait car il avait demandé cet honneur pour ses collaborateurs ; il tint à passer lui-même le ruban rouge à la boutonnière de sept de ses adjoints. Un peu plus tard, Percy et Larrey furent tous les deux récompensés et reçurent la croix de "commandant" de la Légion d'honneur.

Le souvenir de la bataille mémorable d'Eylau fut donc illustré par une toile de Gros exposée au musée du Louvre. Ce tableau fut réalisé à la suite d'un concours organisé le 17 mars 1807 par Vivant-Denon, directeur du musée Napoléon, pour choisir le peintre qui exécuterait le tableau. Le sujet était précis : *"Le lendemain de la bataille"* et l'anecdote à illustrer avait bien été indiquée aux candidats :

*"Le moment est celui où Sa Majesté visitant le champ de bataille d'Eylau pour faire distribuer des secours aux blessés, un jeune hussard lithuanien, auquel un boulet avait emporté le genou, se soulève à la vue de l'Empereur et lui dit : César, tu veux que je vive, eh bien ! qu'on me guérisse, je te servirai fidèlement comme j'ai servi Alexandre". La notice ajoutait : "Napoléon s'arrêtait à chaque pas devant les blessés, les faisait questionner en leur langue, les faisait consoler et secourir sous ses yeux... Les malheureux Russes étonnés se prosternaient devant lui ou tendaient leurs bras défaillants en signe de reconnaissance... Le regard consolateur du grand homme semblait adoucir les horreurs de la mort et répandre un jour plus doux sur cette scène de carnage".*

Une note détaillée sur le site et les costumes ainsi qu'un croquis exécuté sur place par Benjamin Zix, dessinateur qui suivait l'armée, étaient à la disposition des artistes.

Vingt-six esquisses non signées furent exposées au Louvre dans la Galerie d'Apollon. Le 13 juin, le jury décerna à l'unanimité le premier prix à Antoine Gros qui



Comparaison de la partie gauche des deux tableaux signés GROS et représentant la Bataille d'EYLAU :

- à gauche, le "modèle" de 1807 où PERCY n'est pas représenté,
- à droite, le tableau définitif où PERCY a été placé derrière le soldat lithuanien qui tend le bras gauche vers l'Empereur. Derrière PERCY, deux soldats ont été effacés et le profil d'un des maréchaux a été inversé.



entreprit sur le champ de traduire son esquisse sur une grande toile de huit mètres de longueur.

Il est curieux de constater que Larrey, souvent rival de Percy, avait voulu lui aussi être représenté sur ce tableau commémoratif et qu'il avait écrit à Anne-Louis Girodet, pensant qu'il serait chargé de cette oeuvre, et estimant qu'il devrait normalement y figurer : *"flatté d'y être en sa qualité de chirurgien-inspecteur général"*. Il ajoutait : *"L'avantage d'être peint par vous, mon ami, augmentera la satisfaction de mon coeur si j'ai le bonheur d'occuper un petit coin de votre toile. Si contre mon attente, vous ne vouliez point traiter ce sujet, veuillez, je vous prie, engager Monsieur Gros de m'accorder cette satisfaction. C'est une vérité qu'il placera dans son tableau s'il la trouve digne d'y figurer"*.

Gros ne se porta concurrent que sur les instances de Vivant Denon et fut préféré aux vingt-cinq autres peintres. Le tableau lui fut payé seize mille francs et fut exposé au salon du 14 octobre 1808, jour anniversaire de la bataille d'Iéna. Mais l'Empereur était encore à Erfurt et ne visita le salon que le 22 octobre, en compagnie de l'Impératrice et de la Reine Hortense. Le chef d'oeuvre de Gros fut admiré, en même temps que deux tableaux de David et deux autres de Girodet, plusieurs portraits de Gérard et le *"bivouac d'Austerlitz"* du colonel Lejeune. A l'issue de sa visite, Napoléon remit lui-même la Légion d'honneur à plusieurs artistes. Comme les décorations prévues pour ce jour n'étaient pas assez nombreuses, il arracha, paraît-il, sa propre croix de la Légion d'honneur de son uniforme pour la mettre lui-même sur la poitrine de l'artiste.

Il fut même tellement satisfait du tableau d'Eylau qu'il remit à Gros la pelisse et le chapeau qu'il portait le jour de la bataille ; et le peintre les garda jusqu'à sa mort...

Le sujet de la scène est parfaitement connu : l'Empereur s'avance vers la droite sur un cheval isabelle entouré de son état-major. Faisant front au chef des armées, Murat, dont les charges épiques avaient transformé en victoire une bataille indécise, caracole avec élégance. Entre Napoléon et lui, on voit les maréchaux Berthier, Bessières et le général Caulaincourt. Le jeune chasseur lithuanien blessé qui tend les bras vers l'Empereur est soutenu par le chirurgien Percy. Bien que n'ayant jamais visité ces régions, Gros a su rendre la tristesse de la grande plaine hivernale enneigée dont le ciel est enfumé par des incendies.

Il est intéressant de noter qu'une première épreuve de ce tableau, signée de Gros et datée de 1807, c'est-à-dire un an auparavant, peut être considérée comme le "modello" du tableau du Louvre. Cette toile, de 1 m 50 de long sur 1 m de hauteur a été vendue à la salle des ventes de Toulouse le 15 février 1988. Ce tableau est tout à fait identique à l'oeuvre définitive, mais il est curieux de remarquer que Percy n'y était pas représenté. C'est donc qu'entre les deux tableaux il a été rajouté et on peut se poser, par conséquent, la question suivante : à quel moment a-t-il pu intervenir auprès de Gros pour pouvoir figurer sur le tableau définitif, alors que la concurrence était sérieuse puisque, nous venons de le voir, Larrey avait, lui aussi, essayé de figurer sur la toile ? Il était important en effet, pour l'un ou l'autre de ces grands chirurgiens, de pouvoir être représenté en présence de l'Empereur dans une scène aussi grandiose et évocatrice de la grande épopée napoléonienne.

Mais Larrey eut une compensation de moindre valeur il est vrai, puisqu'il fut représenté à l'ambulance de la garde d'Eylau sur une peinture anonyme de la bibliothèque de

l'Académie de médecine. On le vit également sur d'autres tableaux de la campagne napoléonienne : deux de Meynier : Larrey soignant les blessés sur le champ de bataille de Wagram et Larrey à l'Île Lobau ; ainsi que sur un autre tableau du général Lejeune : Larrey à la bataille de la Moscowa, ces deux tableaux étant conservés au musée du Val-de-Grâce.

De toute façon, malgré ces comparaisons qui peuvent être à l'avantage de l'un ou l'autre des deux chirurgiens, on peut affirmer que Percy, comme Larrey, ont joué un rôle de premier plan pour les soins aux blessés à la bataille d'Eylau, ce qui permet de rejoindre l'aîné et le cadet dans la même reconnaissance posthume.

#### BIBLIOGRAPHIE

- LARREY D. Mémoires et campagnes du Baron Larrey. 1re réédition de l'édition de 1812-1841, 5 tomes, Remanences Edit., Paris, 1983.
- PERCY P.F. Journal des campagnes, 1ère réédition de l'édition originale de 1904, 2 tomes, 539 pages, Tallandier Edit., Paris, 1986.
- SOUBIRAN A. Le Baron Larrey, chirurgien de Napoléon, 1 vol., 526 pages, Fayard Edit., Paris, 1966.

#### SUMMARY

*Eylau's battle (8 Feb. 1807) was the most murderous among Napoleon's fields.*

*Arrived early in the morning, Percy, Principal Surgeon at the Great Army, directed cares and evacuations, and treated by himself the wounded soldiers.*

*The following day, he met the Emperor in his hut and walked over the battlefield for collecting the survivors.*

*He was painted by Antoine Gros on a famous picture exhibited at the Louvre's gallery. But Percy's face was not visible on the first "modello" recently solded at Toulouse. Probably Percy interfered with the painter for becoming easily to the posterity.*